

Patois et ancien français : (suite)

Autor(en): **Chessex, Albert**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **86 (1959)**

Heft 4

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-231309>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

En vieux français, le gardien des moissons et, en général, des fruits au temps de la maturité, le garde champêtre était le messier ou le messeiller (du latin messis, moisson). Messier s'est maintenu en français moderne, mais messeiller s'est réfugié dans les patois : messelei, messalei, musselei, ainsi que dans notre français régional : messeiller (identique à l'ancien français), messalier, messelier. Patronyme : Messeiller.

Dans le *Drame d'Adam* (XII^e siècle), le diable s'adresse à Eve en ces termes :

*Tu iés plus fresche que n'est rose ;
Tu iés plus blanche que cristal,
Que neif qui chiet sor glace en val.*

(... plus blanche que la « neige » qui tombe sur la glace dans la vallée). Plus tard, *neif* (on trouve aussi *noif*) a été éliminé par « neige », mais les patois, disant *nei*, *nai*, *nâi*, se sont moins éloignés de l'ancien français.

Niau, « nichet », œuf laissé dans le nid pour que les poules y aillent pondre, est un de ces mots assez rares que l'on retrouve, identiques, en vieux français, en patois et dans le parler romand. Dans quelques patois, *niau* signifie aussi « reste » : *Léi-y a inque on niau dè petite grannè, tyè que n'ein faut fére?* (Odin).

Le mot *nille* qui n'a plus en français moderne qu'un sens technique très restreint, avait en ancien français une signification beaucoup plus étendue, signification qu'il a encore dans notre français régional et dans nos patois (*nilya*, *nelyè*, *nille*) : « articulation, phalange des doigts, jointure, charnière ».

Niole, ce joli terme romand, — en patois *niola* — avait plusieurs formes en ancien français : *nirole*, *niule*, *niuele*, *niele*, et signifiait comme aujourd'hui « nuage, brouillard, brume ». On le trouve par exemple, chez Calvin : « Satan l'a obscurci premierement par *nioles* et brouees (brouillards) et puis

apres par tenebres ». Nous l'employons aussi au figuré : être dans les nioles, être perdu dans les nuages, rêvasser ; être ivre.

Le latin « *ovum*, devenu phonétiquement *ou*, fut refait en *ovu* (d'où *uef*, « œuf ») d'après le pluriel *ova* ». (Albert Dauzat). Mais les patois sont toujours restés rebelles à ces réfections. Ils disent aujourd'hui comme autrefois : *ou*, *oûa*, *ûa*, *aou*, *au*, *aü*, etc. *Lâi robâvan sè z'au dein la dzenelyire*, écrit Jules Cordey, parlant du pasteur à qui ses paroissiens faisaient « des misères ».

En France, au moyen âge, une « marmite » était une *ole* (autres formes : *oule*, *ouille*), mot tombé en désuétude dès le XVI^e siècle. Mais les patois n'abandonnent pas volontiers l'héritage du passé. Ils ont donc conservé ce terme, qui a pris chez eux différentes formes : *ola*, *oula*, *oulya*, *eula*.

En ancien français, le mot *ore* (variante : *aure*) signifiait « vent ». Ce terme n'existe plus en français moderne, mais, sous des formes diverses : *oura*, *ora*, *aura*, *aoura*, *ura*, les patois l'ont conservé. Nombre de noms de lieux en ont été tirés, par exemple la *Tanna* (caverne) à l'*Oura*, aux Rochers de Naye, le *Pertuis* à l'*Oura*, sur Vouvry, etc. A Bofflens, on trouve *Totouraz*, francisé ailleurs en « Toutvent » ou « Tous Vents ». En Provence, on rencontre *Millaura* et *Milloure*, qu'un cartographe ignorant traduisait par « Mylord » !